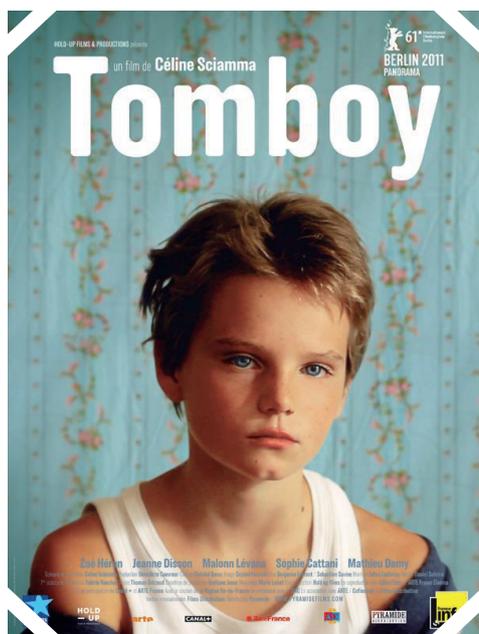


TOMBOY, UNE ÉDUCATION SEXUELLE ?

Daniel Pasqualin

Tomboy, un film de Céline Sciamma, avec Zoé Hera (Laure), Malonn Lévana, Mathieu Demy, France, 2011, 1h20.



Un jeune garçon apprend à conduire sur les genoux de son père. La famille emménage dans son nouvel appartement. L'enfant joue avec sa petite sœur, la mère attend un bébé. Le garçon est en fait une fille que l'on prénomme Laure, son apparence est celle d'un garçon manqué, Tomboy en anglais. Rejoignant les enfants du quartier, Laure est interpellée par Lisa : « Comment tu t'appelles ? » Hésitation... puis réponse : « Michaël, je m'appelle Michaël. »

Changement de genre. Laure est désormais Michaël pour la bande, et aussi pour Lisa qui en tombe amoureuse. Mais à la maison, Michaël doit redevenir Laure pour sa sœur Jeanne et

ses parents. Le spectateur est tendu, inquiet de bout en bout dans ce voyage vers l'autre sexe, voyage qui en passe d'abord par le discours. L'enfant sera-t-il démasqué ? Comment cela va-t-il finir ? Le film rend énigmatique la présence au corps de Laure/Michaël. Ici pas de blabla superflu, juste les mots qui percutent le corps de Laure et la transforment en garçon pour tous ceux qui la voient désormais ainsi. L'enfant aussi se voit en garçon maintenant, avec son pénis « à modeler », qui fait si bien illusion dans son maillot de bain. Le soir, l'enfant range ce phallus amovible dans la boîte aux dents perdues, celles que l'on garde pour la petite souris. Trouvaille !

Quand Lisa joue à maquiller Michaël en fille, elle trouve que ça lui va trop bien ; la mère de Laure, elle, trouve que cela lui va si bien. Mais c'est en fille que Laure est peut-être le plus déguisée. Entre Lisa et Michaël, premier baiser, satisfaction de Michaël, qui apprend à se comporter en garçon, à cracher, à ôter son tee-shirt pour jouer au foot, à se battre. Michaël est comme un poisson dans l'eau dans l'identité qu'il a choisi et non celle que la nature lui a donnée. En famille, où sa petite sœur très futée découvre le pot aux roses, c'est plus compliqué. Jeanne, la petite danseuse, saisi la magie du discours qui crée un monde. Elle en use à merveille. A table, elle fait exister Michaël, « le meilleur ami » de sa sœur, celui qui la porte sur ses épaules et la défend des garçons qui lui disent des mots qui blessent. Jeanne recoupe les cheveux de sa sœur Laure, à la garçonne : « Je suis pas débile », lance-t-elle. Cette petite fille comprend beaucoup de choses.

Mais le rideau tombe et la chose est révélée. C'est la mère qui ici ramène la norme alors que le père console. Pourquoi pas ? Tout pourrait basculer dans la violence, quand l'anatomie de Laure est dévoilée. Le lien s'effondre. C'est la rentrée, Laure se retrouve encore une fois seule sur le balcon, comme au début de l'histoire. Lisa est dehors, Laure descend : « Comment tu t'appelles ? » Hésitation... Réponse : « Je m'appelle Laure. » Telle est la fin que l'auteure a choisie, mais elle aurait tout aussi bien pu dire encore : « Je m'appelle Michaël. » Car il s'agit là d'une décision subjective par rapport à un événement de corps, et non d'une conduite vers la normalité.

Maintenant, elle est Laure, qui a été Michaël, pour Lisa... C'est une Laure plus complexe, une Laure autre à elle-même, peut-être ?



[Retour au site](#)